Témoignages et commémoration d'un massacre survenu en 1913 sur le plateau de Lékana (République du Congo)

*Testimonies and Commemoration of a Massacre in 1913 on the Plateau Koukouya
of Lékana (Republic of the Congo)*

Philippe Simon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafrcaines/27065>

DOI : 10.4000/etudesafrcaines.27065

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019

Pagination : 867-880

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Philippe Simon, « Témoignages et commémoration d'un massacre survenu en 1913 sur le plateau de Lékana (République du Congo) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 235 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/27065> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafrcaines.27065>

Témoignages et commémoration d'un massacre survenu en 1913

Sur le plateau de Lékana (République du Congo)

À la mémoire d'Albert Ngalikié.

Je travaillais depuis un peu plus de dix ans en coopération comme technicien BTP au Gabon puis au Rwanda, lorsqu'un dernier contrat allait me conduire de nouveau vers l'Afrique centrale, au Congo, sur le plateau téké de Lékana (ou plateau Koukouya) (fig. 1), situé à près de 400 kilomètres au nord-ouest de Brazzaville sur la terre de Tsékampika. Nous construisions avec les artisans des villages de nouvelles habitations pour les enseignants des écoles ou des marchés couverts pour le compte d'un projet de développement rural (Projet Villages Centres). Vers la fin de mon contrat, au mois de juin 1993, il m'arrivait en revenant de la vallée d'Akou où nous avions mis à flots un bac pour la traversée de la rivière Lékéti, de m'arrêter chez mon futur beau-père Louis Madzou et de lui montrer mes dernières trouvailles archéologiques faites « au bout du plateau » avec mon fils Yves. Il en profitait pour me parler du passé du plateau avec ses amis au coin du feu sous son appentis, occupé à chasser les moustiques de son fouet de queue de cheval, et en particulier d'un sujet qui m'intéressait depuis quelques mois, à savoir, certains événements douloureux qui s'étaient produits en 1913 sur le plateau aux abords du village d'Akana, terre de Lagué.

Le début de la colonisation

Jusqu'au ^{xv}e siècle, les Plateaux batéké faisaient partie du Royaume téké. Celui-ci s'étendait jusqu'à Nkuna, aujourd'hui Brazzaville, dont le contrôle était sous l'autorité du roi Makoko qui perdit peu à peu de son pouvoir face à l'importance acquise par les chefferies. En raison de son éloignement et de la

difficulté d'y accéder, le Plateau koukouya était resté à l'écart des migrations, comme de la traite des esclaves. Les Français étaient les premiers étrangers à pénétrer sur le plateau à la fin du ^{xix}^e siècle, après la signature du traité d'amitié le 10 septembre 1880 avec le Makoko. L'annexion du Congo par le gouvernement français permit à ses troupes d'investir le territoire et, peu à peu, aux colonisateurs qui s'établirent sur le plateau, en imposant leurs règles administratives et en s'assurant de l'assistance des chefs de terre ou de canton. Leur rôle se maintint jusqu'à « l'avènement du pouvoir populaire » en 1970.

FIG. 1. — CARTE DES PLATEAUX BATÉKÉ

Les anciens me relatent les événements

Sur mon insistance, Louis Madzou en vint à me conter les tristes événements dont j'avais entendu parler au cours d'un après-midi en présence de trois « sages » de Lékana, Michel Mpani, Basile Ntsiba, tous deux conseillers du District, et du vieux griot nonagénaire, Fidèle Insere, de la lignée familiale de Louis Madzou. J'écoutai le récit animé de cette tragédie du début du ^{xx}e siècle et dont les habitants, que l'on appelait à l'époque les Achikouyas, furent les témoins directs. Les sages avaient conservé, entre autres, le souvenir d'un chant fredonné d'une aimable moquerie « du Blanc » sur les bancs de leur école. Pressé par le temps, car j'étais à deux mois environ de la fin de mon contrat, je proposais à Louis Madzou un nouvel entretien, pour me permettre d'entendre la suite de ces précieux témoignages. Mon ami Basile Ntsiba m'engageait à progresser dans mon enquête en me conseillant de les enregistrer. Peu à peu naquit le projet de me rendre sur le site pour reconnaître les lieux, en envisageant une cérémonie menée à mon initiative, en présence de quelques-unes des autorités du plateau qui s'y prêteraient sans réserve. Les responsables du District et les villageois, que je côtoyais quotidiennement, s'étaient toujours montrés envers moi d'une grande disponibilité. Par là, je considérais ce projet comme une façon de les remercier. Je les savais à l'écoute de mes propos et sensibles à ces marques d'amitié. C'est donc sans retenue que je me livrais à cette mise en scène qui leur allait droit au cœur.

C'est dans la première décennie du ^{xx}e siècle que la collecte de l'impôt engendra certains désordres parmi les populations. Les missionnaires de cette époque firent état d'une opération punitive dans la cuvette congolaise, afin d'obliger les habitants à fournir à l'administration une partie de leur récolte de manioc ou de latex¹. Une autre révolte eut lieu dans la circonscription de l'Alima qui, cette fois-là, fit 130 morts si l'on en croit le missionnaire de Fort-Rousset (de nos jours, Owando). Ces événements étaient révélateurs de l'état d'esprit d'une population « acceptant difficilement une présence étrangère qui se refuse à fournir tant des denrées que des travailleurs » (Bonnafé 1987, I : 93). D'après Pierre Bonnafé² (1987), les premières tentatives de recouvrement de l'impôt se seraient produites, sans résultat, vers 1906-1908.

1. Le latex est produit par l'hévéa pour la fabrication du caoutchouc.

2. Je l'avais croisé sur le terrain au cours de deux de ses missions en 1987 et 1992, accompagné de son interprète, Pascal Ngangoué, mais nous avons parlé ensemble de tout autre chose. Pierre Bonnafé devait hélas décéder au mois de novembre 1996, sans que j'aie pu le rencontrer à mon retour à Paris.

Les écrits de l'époque

Un rapport daté de janvier 1913 conservé aux Archives d'Aix-en-Provence³ adressé au gouverneur général du Moyen Congo (Frédéric Estèbe, en poste à Brazzaville en 1913-1914) fait état de nouveau de la résistance des Batéké à verser les sommes demandées. L'administration prit alors la décision « d'amener à la raison » les populations du plateau Koukouya par une « vaste opération de soumission ». Ce même rapport signalait que la colonie disposait, pour maintenir l'ordre dans les régions pacifiées, de 60 gardes nationaux et de 6 compagnies de tirailleurs, dont une stationnée à Brazzaville :

[...] Avril 1913 — La pénétration du pays Atchikouya va entrer dans sa phase active. Un détachement de 60 gardes nationaux commandés par le lieutenant BRIAUD (va quitter) Brazzaville le 19 mai (prochain), à destination de Pangola où il va se renforcer d'une section prélevée sur la garnison de ce poste. De ce point, le groupe se dirigera vers Djikou où il doit opérer le 12 juin sa jonction avec l'Administrateur des Batéké(s) en plein centre de résistance signalée près de ce village.

[...] Novembre 1913 — Il a été rendu compte du résultat des premières opérations qui semble devoir amener rapidement le groupement Atchikouya à résipiscence.

Par un rapport annuel de 1913, l'administrateur de circonscription Raymond Dauvin informe le gouverneur que :

[...] Le plateau Atchikouya cependant (semble) devenir le refuge de toutes les « fortes têtes ». L'autorité locale fut donc amenée à s'installer à Djambala sur la Haute M'pama et à Djambani sur la Lékéty. L'installation se fait sans coup férir, mais les Atchikouyas refusèrent de payer l'impôt de capitation, gage de soumission définitive. Cette attitude arrogante fut de courte durée et une démonstration de force, en Novembre 1913, ramena le calme de cette région. Le meneur de la bande, un vieux chef fétichiste nommé Goundoumou fut arrêté et interné.

Les faits

Les événements qui nous intéressent eurent lieu au mois de novembre 1913. Ils s'étaient traduits par une action sanglante⁴. En effet, après qu'un détachement

3. CAOM (AEF2/4 (2) D 13)-1913.

4. De nouveaux désordres eurent lieu en 1914-1915. P. BONNAFÉ (1987 : 93) rapporte que les habitants avaient « tendance à contracter quelque peu ces deux épisodes, mais [dont] ils ont gardé en mémoire clairement le lieu et une partie du déroulement des hostilités ».

de tirailleurs s'en soit pris à un homme et une femme à Lagué en les tuant, des villageois furent contraints de fuir vers la vallée, dans l'espoir d'échapper aux soldats lancés à leur poursuite. Ils tombèrent néanmoins sous les balles non loin d'un point d'eau situé à moins d'une heure de route, au sud d'Akana. Les anciens villageois ont retenu de cette « guerre » le chiffre d'une vingtaine de morts et d'environ quarante blessés (Bonnafé 1987 : 93).

Cette hécatombe, outre l'évocation que nous allons développer, me fut de nouveau commentée quelques jours plus tard par un villageois, Émile, grand-frère de Louis Madzou, qui vivait à Etogo-Ntsami, non loin de Ngoulonkila. Celui-ci fit état d'un ordre, mal compris, lancé par le lieutenant Briaud dirigeant le détachement, « à savoir de tirer en l'air afin d'intimider les fuyards » : cette action aboutissant, hélas, à la tuerie qui resta gravée dans les mémoires.

Reconnaissance des lieux

Je me suis rendu sur les lieux du massacre (fig. 2) au cours du mois de juillet 1993 avec Malouk Malonga, un compagnon de travail, artisan maçon, par la seule piste carrossable. Celle-ci s'étalait dans la brousse, sinueuse, à la sortie de la bourgade de Kébara. Gaspard, un cousin de ma compagne, s'était joint à nous, en cours de route, connaissant le site que nous devions visiter. Nous empruntâmes donc la piste depuis Ngoulonkila après nous être arrêtés pour prendre en chemin, comme témoins, deux représentants agricoles, Louis Nkouka dit Ntoubi et Gabriel Ivoura, des villages d'Ango et d'Akana. Croisant de même Pierre Nkari, tisserand et artisan maçon, je l'invitai à nous accompagner. Au bout d'une vingtaine de minutes d'un parcours chaotique dans les sables et les limons durcis après les pluies, nous atteignîmes un lieu où débouchait une piste étroite peu fréquentée. Abandonnant le véhicule, nous poursuivirent le chemin su 400 mètres environ, jusqu'à une petite mare encaissée au milieu de collines dépourvues d'arbres. Ce marigot à l'eau croupie n'était pas plus long que quatre enjambées et à peine plus large. Sur ses bords, de hautes herbes paraissaient avoir échappé à la tornade déferlante du dernier incendie monté à l'assaut de la colline. Nous n'osâmes franchir l'obstacle au risque de nous enliser dans des sables mouvants, noircis par les cendres des feux de brousse. Nous demeurâmes là, silencieux, autour de cette mare où, sous l'effet d'une éclaircie, se reflétaient à la fois nos visages et des flocons de nuages blancs sur un fond de ciel bleu. Quelques décennies s'étaient écoulées et les événements avaient été oubliés ; les villageois ou passants occasionnels continuaient de se désaltérer à ce marigot, sans interdits.

l'un des enfants de Louis Madzou, répétiteur de mon fils, m'avait rapporté au cours d'un entretien sur le sujet, qu'en se promenant sur le site, vers les années 1970, il avait aperçu des débris d'ossements humains blanchis par le temps. Il s'agissait des restes abandonnés des villageois, quelque soixante ans plus tôt, qui avaient été massacrés alors qu'ils cherchaient à rejoindre la piste qui menait à Zanaga. Se croyant à l'abri dans ce lieu perdu, certains s'étaient terrés dans ces anciens trous, mais la troupe les avait rattrapés du fait de l'imprudence d'un villageois qui était retourné à Lagué pour chercher de la nourriture. Les soldats n'eurent qu'à suivre ses traces toutes fraîches sur le sol détrempé par les dernières pluies, jusqu'au point d'eau avant de commettre l'irréparable sur le lieu où les villageois avaient interrompu leur course. À cet instant, une femme qui tenait dans ses bras un tout jeune bébé âgé de cinq jours crut se protéger ainsi que son enfant, en se couvrant du sang d'une personne morte à ses côtés. Un tirailleur les remarqua, elle implora sa grâce pour son fils et celle-ci lui fut accordée. Il était le premier enfant de Paul Ngouba, chef de terre de Lagué⁵. Il avait succédé à son poste au célèbre Ngankou. Selon la tradition, le nouveau-né devait recevoir quelques jours plus tard le nom d'Albert Ngalikie. Il était toujours de ce monde, il me fallait le rencontrer.

Quelques jours s'écoulèrent durant lesquels j'étais impatient de retourner sur les lieux en compagnie de Malouk et de mon ami médecin Patrick Michaudel⁶, arrivé depuis peu sur le projet et intéressé par ce que je venais de lui exposer. Ce jour-là, pour marquer ce lieu chargé d'histoire, nous prîmes soin de sceller un plot en ciment au sommet de la colline qui dominait le marigot. Nous le coulâmes dans un morceau de tube plastique enfoncé dans le sable, puis à l'aide de la seule allumette en notre possession, nous gravâmes dans le ciment frais les deux millésimes 1913-1993 pendant que Pierre Nkari tirait trois coups de fusil pour clore cette séance commémorative.

Le Sage

Le vieux Ngalikié, âgé de 80 ans, habitait une chaumière située à une dizaine de mètres du bord de la piste à l'entrée d'Akana. Il était absent ce jour-là

5. Décédé le 30 décembre 1958, il fut inhumé à Lagué (Akana) dans le petit cimetière en bordure de route, non loin du nouveau marché couvert. Quelques années avant notre visite, un drapeau rouge qui portait son nom et la date de son décès avait été suspendu sur un mur du caveau funéraire.
6. Patrick Michaudel était affecté comme médecin sur le projet à partir de 1993. Son père avait été le médecin-chef de l'hôpital de Ruhengeri au Rwanda de 1974 à 1977 (hôpital dont j'avais supervisé les travaux de rénovation de 1980 à 1986).

et l'on m'assurait qu'il n'allait pas tarder à revenir de Brazzaville. En effet, deux jours plus tard, je le vis devant le seuil de sa porte. De haute taille, son maintien en imposait. Il était vêtu d'une ample *djellaba* rouge vif, au col ceint d'un rabat en tissu blanc, de forme carrée pouvant donner l'illusion d'un plastron en peau d'hermine. Pierre Nkari l'approcha et lui dit d'emblée que j'avais à lui parler. Il accepta et m'écouta lui conter ce qui m'occupait l'esprit et dont il avait été tenu au courant dès son retour. Il me regarda droit dans les yeux et me fit part de son étonnement à rencontrer « un Blanc qui puisse s'intéresser à ces événements du passé ». Ému visiblement de mon insistance à raviver de tels souvenirs, il m'invita à m'asseoir à sa droite dans un fauteuil qu'il avait fait avancer pour moi. Nous continuâmes l'entretien tout en partageant une bouteille de bière que Nkari alla chercher à la boutique voisine. Je lui exprimais mon souhait, avant de quitter son pays, de retourner sur le site avec lui en compagnie d'une délégation improvisée de personnes du district et d'amis — projet auquel il ne fit aucune objection. Satisfait, il se leva puis il s'avança vers moi et je lui donnai l'accolade.

Course de vitesse

La fin de mon séjour approchant, il me fallait mener de front mes différentes tâches par l'achèvement des chantiers en cours, la préparation de mes bagages et recueillir les derniers témoignages sur cet événement historique. L'enquête ne pouvait manquer d'aboutir au pèlerinage projeté sur le site de « la Mokéné » que je choisisais de nommer ainsi⁷. J'organisai la cérémonie avec le concours amical de deux camarades, coopérants de la ferme de Nzigué (projet d'adaptation de la pomme de terre), qui se chargeraient de véhiculer des personnes sympathisantes des villages voisins ou de Lékana, pour qu'ils assistent à la commémoration en présence du vieux Ngalikié. De manière à donner plus de poids à la cérémonie, j'avais extrait de notre magasin le dernier des panneaux en stock que nous utilisions pour indiquer le nom des principaux villages du plateau à l'entrée de chacun d'eux. Ce panneau peint par l'infirmier du dispensaire de Lagué (revenu depuis peu de son long séjour au dispensaire d'Akou dans la vallée) évoquait les événements de 1913 : inscription mûrement élaborée avec mon ami Patrick, et dont la pose permettrait

7. Le nom de ce petit affluent de rive gauche de la Mpama, transcrit sur la carte topographique (archives Villages Centres) sous le nom de Mokélé, peut se prononcer de deux autres façons : « moukélé » ou bien « mokéné » (ce dernier tel que le prononça mon ami Basile Ntsiba). Aussi, le panneau porta-t-il par erreur le nom de Moukélé.

aux habitants du plateau d'honorer ces lieux historiques ; nous le scellerions à la croisée des deux chemins.

Cérémonie commémorative

De bonne heure, le 5 août, nous rejoignîmes Basile Ntsiba à Lékana. En plus des personnes que nous transportions, je chargeai quelques casiers de bières à l'une des boutiques du marché. Après le départ du cortège je m'arrêtai en chemin chez Albert Ngalikié, toujours habillé de sa *djellaba* rouge. Nous repartions ensuite vers Kébara. Nos véhicules suivaient, tous phares clignotants. Sur les lieux, il ne manquait que le représentant de la police nationale de Djambala qui ne tarda pas à apparaître, accompagné de son épouse et d'un garde du corps. Avec les matériaux dont nous disposions sur place, Makis et Pierre Kémona Mpassi, artisans maçons employés par le projet de coopération, s'occupèrent de sceller le panneau au débouché de la petite piste menant au site. Je fis une courte allocution traduite en langue téké par Basile, suivie de celle de Ngalikié à l'adresse de la coopération franco-congolaise. Nous versâmes selon l'usage, l'un après l'autre, le contenu d'une bouteille de bière au pied du poteau. Makis dénoua la pièce en raphia couvrant l'inscription qu'il laissa pendre à dessein et sur laquelle on put lire (fig. 3) :

Vers 1913 ce lieu fut le théâtre d'affrontements meurtriers, témoignage de la résistance à l'administration coloniale des hommes de la Terre de Lagué.

Source de la Mokéné à 30 minutes, 5 Août 1993.

Respectez ces lieux.

Après qu'eut retenti une rafale de pistolet-mitrailleur tirée par le garde du corps, nous observâmes une minute de silence. Le cortège se déplaça ensuite, à pied, par une étroite piste qui serpentait dans ce *talweg*, jusqu'au site *yoko lintsélé*, ainsi appelé par le petit frère du chef de la zone d'Angama, Guillaume Ontsouka. La délégation se réunit au sommet du coteau, contre le plot en ciment que nous avions scellé avec Patrick quelques semaines plus tôt. Albert Ngalikié, à cet instant, nous relata en détail le déroulement des événements, comme ses parents les lui avaient contés, jusqu'au moment de la « réconciliation », mot utilisé par Louis Madzou, qui eut lieu trois mois plus tard suivant le souhait du chef de la terre de Lagué, Ngankou, oncle de Ngalikié. Une nouvelle rafale, assourdie par l'espace intemporel du lieu, fut suivie de trois coups de fusil de l'un des assistants, Mathias, chauffeur du projet, à cette cérémonie chargée de recueillement et d'émotion. Albert

Ngalikié me demanda d'honorer cette démonstration par le paiement d'une somme symbolique comme le lui avaient enjoint ses ancêtres consultés au cours de la nuit passée. Je promis de m'en acquitter au plus tôt, ne possédant pas de monnaie sur moi, ce qui fit sourire l'assistance. Il me considérait à partir de cet instant comme son fils adoptif.

FIG. 3. — INAUGURATION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE

Photographie de P. Simon, 5 août 1993.

De retour à la croisée des chemins, nous eûmes un dernier entretien avec Albert Ngalikié à l'ombre d'un bosquet. Nous nous séparâmes ensuite après nous être donné l'accolade. À l'instant où je lançais le moteur, j'aperçus au bord de la piste deux plantes jumelles couvertes d'une haute grappe de boutons de fleurs, maintenues au sol par un gros bulbe. Elles étaient semblables à celles que j'avais vues une année plus tôt sur la colline où poussaient des orchidées près de Ntali qui menait à Akou (Simon 2018 : chap. 19). Heureux épilogue de cette journée chargée de souvenirs.

Autres lieux symboliques

Le lendemain, en petit comité, nous nous dirigeâmes vers Angama où nous allions rencontrer le chef de la zone, Norbert Sah. Il nous conduisit par erreur le matin sur l'emplacement de l'ancienne fosse à briques de l'école du village et nous montra une autre fosse creusée dans la brousse quelques mètres plus loin. Celle-ci se situait en bordure de la première piste qui menait à Kébara. Cette piste, dont le tracé était encore visible dans la brousse, longeait le petit dispensaire et la halle de marché. Ces constructions se trouvent à deux cents mètres environ du camp occupé à l'époque par la troupe de tirailleurs coloniaux. Son emplacement, où devaient séjourner le lieutenant et sa troupe, était encore discernable, délimité par de « très vieux palmiers ». Deux autres de ces arbres se dressaient encore aux abords de la fosse, tandis qu'un splendide sycomore (appelé *moussa*) à fleurs rouges s'était développé dans la fosse même en déployant largement les branches de son houppier qui symbolisait, à mes yeux, « l'arbre de vie ». À peine observable dans les hautes fougères, la fosse mesurait plusieurs mètres de longueur, aux trois-quarts comblés au cours des décennies passées. Autrefois, les soldats en avaient extrait la terre pour mouler des briques destinées à leurs constructions. Mes amis conclurent cette visite sur ces propos :

Après les événements de la Mokéné, la troupe de tirailleurs s'était rendue vers l'ancien village d'Impini non loin de la rivière Djalanké, où des troubles moins graves s'étaient aussi produits. Ne pouvant demeurer dans la vallée, la bonne terre faisant défaut, et où l'un des leurs avait succombé à la malaria, les tirailleurs étaient remontés sur le plateau pour occuper le camp pendant près de neuf mois. Dans l'intervalle, la paix fut conclue avec la population, soumise aux exigences des autorités coloniales.

Basile Ntsiba tint ensuite à me montrer, à la hauteur du hameau de Kimvou où il était né, un poteau de bois au bord de la piste, prolongé par une branche de

palmier. Sur celle-ci flottait au vent un carré de raphia aux franges effilochées. Cette « oriflamme » avait remplacé le vieil arbre qui tenait lieu de frontière entre les terres d'Abila et de Lagué.

Sur les lieux de la réconciliation

Enfin, le 8 août 1993, nous nous rendîmes sur les lieux où fut conclu un accord ou « réconciliation » (fig. 4), entre l'officier commandant la troupe et les représentants des villages proches de Lagué (Akana). En compagnie du vieux Ngalikié, notre petite délégation se dirigea vers cet autre site historique quelque peu délaissé des villageois. À partir de la piste qui menait à Akana, j'empruntai sur environ trois cents mètres un chemin que longeaient les installations de l'Office congolais des tabacs destinées à la collecte du tabac. Au-delà, se trouvait un champ jonché de débris de poterie, probablement d'un ancien cimetière. Patrick et moi immobilisâmes nos deux véhicules à l'extrémité d'un dernier champ d'oseille en bordure du plateau. Il nous restait une centaine de mètres à dévaler d'un raidillon creusé de profondes rigoles nées des dernières pluies. Les hautes herbes qui le bordaient nous empêchaient de voir devant nous. Nous atteignîmes le site nommé Moun(i)ou qui marquait le terme de notre enquête. À cet instant, sur notre gauche en bordure du sentier, sur un fond d'arbustes (*guisségué*), le vieux Ngalikié pointa du doigt un endroit où ne croissait aucun arbre. Il désignait par ce geste l'emplacement d'une fosse creusée 80 ans plus tôt, pour y tenir « à tout jamais des arcs, des couteaux (machettes), des fers de lance et quelques vieux fusils ». Norbert Sah prononça ces mots emprunts d'émotion :

La Terre de Tsékampika aurait disposé de près de 50 fusils à piston, de couteaux (machettes) et de 10 lances. Les villageois prêtèrent serment de soumission en présence du représentant de l'autorité. Ils levèrent la main, puis offrirent à la troupe des œufs, des poulets, des bananes et des feuilles de tabac.

Ces armes ainsi jetées par les villageois devaient apporter la paix et le retour au calme sur le plateau Koukouya. La troupe demeura encore quelques mois à Lagué puis alla s'établir à Djambala sur le poste nouvellement créé. Le renseignement concernant l'action destinée seulement à intimider les fuyards, me fut communiqué le lendemain de cette dernière visite, au cours

d'un dernier entretien par le frère aîné de Louis Madzou. De la dizaine de personnes d'un certain âge que j'avais interrogées au cours de mon enquête, aucune n'avait encore fait état de cette information. Celle-ci, détenue par une personne témoin des événements et plus âgée qu'Albert Ngalikié, illustre le poids de la tradition orale.

De ce fait, nous considérons que l'ordre du lieutenant Briaud donné aux soldats d'agir « à des fins pacifiques » vient nuancer le rôle « sanguinaire » qui, jusqu'à présent, lui était attribué⁸ par les villageois du plateau.

Chercheur indépendant, Maisons-Laffitte, France.

FIG. 4. — ALBERT NGALIKIÉ SUR LES LIEUX DES ÉVÉNEMENTS DE 1913

Photographie de P. Simon, 5 août 1993.

8. Le lieutenant Briaud était connu pour sa participation aux actions de « pacification » des rives du Niari et de La Bouenza de juillet à octobre 1911 (NGODI 2016).

BIBLIOGRAPHIE

- BONNAFÉ P., 1987-1988, *Histoire sociale d'un peuple congolais*. Livre I, *La terre et le ciel*, Livre II, *posséder et gouverner*, Paris, ORSTOM.
- COQUERY-VIDROVITCH C., 2017, *Le Congo, au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- LEMOINE M., 1988, *Une géographie du Plateau Koukouya*, Mémoire de maîtrise, Paris, Université de Paris VIII.
- NGODI É., 2016, *Résistances à la pénétration coloniale au Congo XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Editions Connaissances et savoirs.
- SIMON P., 2018, *Congo – Récits en terre Téké*, Paris, Édilivre.

RÉSUMÉ

Affecté en tant que technicien BTP sur un projet de développement rural au Congo, je me suis intéressé en 1993 à des événements qui se produisirent en 1913 sur le plateau de Lékana. La perception des impôts auprès de la population koukouya amena les autorités coloniales à envoyer la troupe afin de raisonner les villageois qui se révoltaient. Les tirailleurs les poursuivirent jusque dans les collines où l'officier ordonna de les intimider par l'usage du fusil ; mais l'ordre mal interprété par les soldats se traduisit par des blessés et des morts. Parmi les survivants, se trouvait une femme avec son bébé. Ce dernier était toujours de ce monde et vivait à Lagué. Je le rencontrai et il me fit part du déroulement des événements que lui contèrent ses proches. Je conviai une trentaine de villageois à commémorer cette lamentable action qui s'était produite 80 ans plus tôt.

Mots-clés : Congo, Koukouya, commémoration, impôts, paix, réconciliation, révolte, témoignage, troupe, tuerie.

ABSTRACT

Testimonies and Commemoration of a Massacre in 1913 on the Plateau Koukouya of Lékana (Republic of the Congo). — Working on a rural development project as a building and public works technician in Congo, I became interested in 1993 in events that occurred in 1913 on the Lekana plateau. The collection of taxes from the Koukouya population led the colonial authorities to send the troop of "tirailleurs" to reason with the villagers who were revolting. They pursued them as far as the hills where the officer ordered them to be intimidated by the use of the rifle ; but the order misinterpreted by the soldiers resulted in wounded and dead. Among the survivors was a woman with her baby, who was still alive and living in Lagué. I met him, he told me about the course of events known by his relatives. I invited about thirty villagers to commemorate this sorrowful act that had occurred 80 years earlier.

Keywords: Congo, Koukouya, commemoration, peace, revolt, slaughter, taxes, testimony, troop, reconciliation.